

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 15

Artikel: Julianne Moore : un oscar sinon tout
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Julianne Moore

un oscar sinon tout

Après Kristin Scott Thomas le mois dernier, voici Julianne Moore. Toutes deux nées en 1960, l'Anglaise et l'Américaine ont aussi en commun d'avoir vu leur carrière démarrer sur le tard. Par le plus grand des hasards, la belle rousse se retrouve à l'écran dans deux rôles d'épouse en crise des années 50, dans « Loin du paradis » et « The Hours », avec deux nominations aux oscars à la clé ! Par Norbert Creutz

L'année 2003 sera son année. Qu'elle remporte ou non un oscar le 23 mars, personne ne pourra plus ignorer Julianne Moore, actrice plus que parfaite qui a su s'imposer à Hollywood par son audace et son intelligence. Une sorte d'Isabelle Huppert américaine, taches de rousseur comprises (avec toutefois quelque chose de plus doux dans la voix et le regard). Autant dire que sa lente ascension dans la capitale du divertissement n'a rien de surprenant. Mais ses vingt-quatre films enchaînés dans les années 90 ont fini par porter leurs fruits. La voici au sommet, star sans avoir vraiment joué ce jeu de dupes, les rôles les plus convoités enfin à sa portée.

Il y a loin de l'actrice inconnue, remarquée dans « Short Cuts » (1993) pour sa scène jouée à poil en-dessous de la ceinture, à la comédienne accomplie fêtée aujourd'hui. Mais il y a tout aussi loin de la débutante abonnée aux soap-operas et autres pièces off-Broadway à cette comédienne de 32 ans invitée au grand cirque de Robert Altman ! Toute l'histoire de Julianne Moore à ce jour est faite de tels paliers, franchis à force d'opiniâtreté et de talent brut.

Née Julie Anne Smith le 3 décembre 1960 à Fayetteville, en Caroline du Nord,

elle est la fille d'un juge militaire et d'une assistante sociale écossaise. Aînée de trois enfants, elle passe ses jeunes années dans une vingtaine de lieux différents, selon les affectations de son père. De cette enfance, elle ne garde pas que de bons souvenirs : « J'étais celle qui est trop petite, qui porte des lunettes, qui n'est pas athlétique. » Du coup, elle se réfugie dans la lecture, sa première passion. Après l'Alaska et Panama, c'est en Allemagne, à Francfort, qu'elle termine ses écoles. Elle se décide alors pour des études d'art dramatique à l'Université de Boston, qu'elle termine en 1983. Puis, cap sur New York.

DÉBUTS SANGLANTS

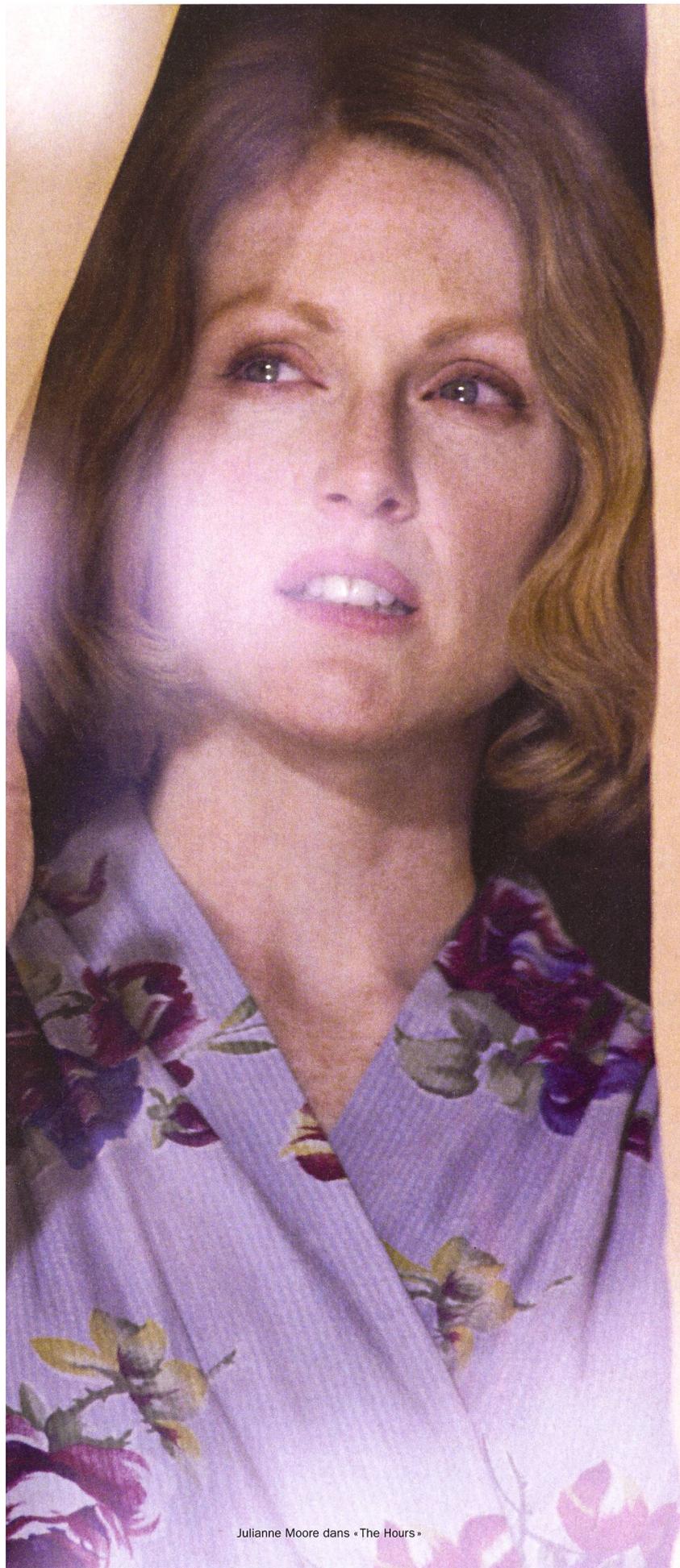
Elle change de nom, joue au théâtre dans des créations aussi bien qu'Ophélie dans « Hamlet », mais comme beaucoup d'autres, elle gagne sa vie avec ces interminables séries TV diffusées l'après-midi pour un public de ménagères et de retraités. De son premier film, « Slaughterhouse 2 - La Vengeance de Pigsby » (1988), série Z horrifique dans la lignée des « Vendredi 13 », il ne subsiste guère que le titre dans sa filmographie. Heureusement, elle partage cette galère avec un collègue, John Gould Rubin, qu'elle épouse en 1986. Puis son ordinaire

s'améliore peu à peu : une poignée de téléfilms et un premier film distribué, « Tales from the Darkside » de John Harrison, où elle joue la victime d'une momie...

Suit une série de seconds rôles dans des films nettement plus mémorables : l'agente immobilière dans « La main sur le berceau » (« The Hand That Rocks the Cradle ») de Curtis Hanson, l'épouse de Willem Dafoe dans le risible « Body of Evidence » d'Uli Edel, l'amie d'Aidan Quinn dans « Benny & Joon » de Jeremiah Chechik, une collègue médecin d'Harrison Ford dans « Le fugitif » d'Andrew Davis, et bien sûr cette fameuse apparition face à Matthew Modine dans « Short Cuts ». C'est à ce moment qu'apparaît ce qui va devenir une constante dans sa carrière : le va-et-vient entre le cinéma hollywoodien le plus commercial et le cinéma d'auteur le plus indépendant.

À L'ASSAUT DE LA FORTERESSE

D'un côté, c'est « Nine Month » de Chris Columbus avec Hugh Grant, « Assassins » de Richard Donner avec Sylvester Stallone, et « Le monde perdu » (« The Lost World: Jurassic Park »), rare faux pas de Steven Spielberg. De l'autre, « Vanya on 42nd Street » de Louis Malle, reflet du travail d'André Gregory et David Mamet sur l'« Oncle Vanja » de Tchekhov, ou « Surviving Picasso » de James Ivory, où elle est l'une des ex du peintre. On peut aussi la voir au théâtre face à Al Pacino dans « Le père » de Strindberg et face à Meryl Streep dans « An American Daughter ». Son mariage, lui, n'a pas résisté à ce rythme infernal et elle divorce en 1995, pour tomber un peu plus tard dans les bras de Bart Freundlich, jeune



Julianne Moore dans «The Hours»

réalisateur de dix ans son cadet qui la dirige dans «The Myth of Fingerprints» (1997), une histoire de famille dysfonctionnelle.

Un autre pas décisif est franchi avec son premier véritable rôle principal dans «Safe» de Todd Haynes (1995). Elle y joue Carol White, parfaite bourgeoise d'une banlieue de Los Angeles qui développe soudain une mystérieuse allergie à son environnement et finira adepte d'une étrange secte communautaire. C'est là qu'est vraiment née la Julianne Moore que l'on connaît aujourd'hui, actrice d'une finesse rare et au registre très étendu, qui joue apparemment avec autant de facilité la force que la faiblesse, la passion que la névrose. Un véritable feu d'artifice a suivi. Star du porno maternelle dans «Boogie Nights» de Paul Thomas Anderson, caricature d'artiste féministe dans «The Big Lebowski» des frères Coen, héritière du rôle de Vera Miles dans le remake de «Psychose» par Gus Van Sant, sœur simplette de Glenn Close dans «Cookie's Fortune» d'Altman, mère en colère contre Sigourney Weaver dans le drame inédit «A Map of the World» de Scott Elliott, lady intrigante dans «Un mari idéal» d'Oliver Parker d'après Oscar Wilde, ou jeune épouse d'un patriarce mourant dans l'indigeste «Magnolia» de Paul Thomas Anderson, elle tire toujours son épingle du jeu.

ENFIN (RE)CONNUE

Elle clôt les années 90 en fanfare avec une nomination aux Oscars pour son rôle d'amante torturée par un cas de conscience dans «La fin d'une liaison» («The End of the Affair») de Neil Jordan. Ce dernier la reprend aussitôt pour un petit film expérimental, «Not I», d'après une pièce de Samuel Beckett, où il ne filme que sa bouche ! Depuis, elle a affirmé sa valeur commerciale dans «Evolution» d'Ivan Reitman, «Terre-Neuve» («The Shipping News») de Lasse Hallström et surtout, en succédant à Jodie Foster dans le rôle de Clarice Starling pour l'exécrable «Hannibal» de Ridley Scott. Heureusement, le cap est à nouveau corrigé avec ses deux nouveaux films, réalisés par Todd Haynes et Stephen Daldry alors qu'elle était enceinte. Seule ombre au tableau, l'insuccès de «World Traveler», deuxième opus de son futur mari – ce serait pour très bientôt – Bart Freundlich. Alors qu'ils habitent toujours Greenwich Village avec leur fils Caleb (5 ans) et leur fille Liv (11 mois), Julianne Moore se déclare plus heureuse que jamais, en précisant aussitôt qu'elle compte bien mettre à profit cet équilibre dans ses nouveaux rôles. Pour mieux jouer les déséquilibrées ? f

Voir critique de «The Hours» en page 19 et de «Loin du paradis» en page 25.